



FOIRE AUX QUESTIONS :

Année de la Foi

« Quelle est la vraie grâce d'exister ? » (suite et fin)

Première alliance

« Il n'y avait rien qui précéderait tous ses dons, et qui fût à portée de les recevoir. Le premier de ses dons qui a fondé tous les autres, est ce que j'appelle *moi-même* ; il m'a donné ce moi ; je lui dois non seulement tout ce que j'ai, mais encore tout ce que je suis. Ô incompréhensible don, qui est bientôt exprimé selon notre faible langage, mais que l'esprit de l'homme ne comprendra jamais dans toute sa profondeur ! Ce Dieu qui m'a fait, m'a donné moi-même à moi-même ; le moi que j'aime tant n'est qu'un présent de sa bonté... Sans lui je ne serais pas moi-même ; sans lui je n'aurais ni le moi, que je puisse aimer, ni l'amour dont j'aime ce moi, ni la volonté qui l'aime, ni la pensée par laquelle je me connais. Tout est don : celui qui reçoit les dons est lui-même le premier don reçu » (Fénelon, *Lettres sur divers sujets de métaphysique et de religion*, Œuvres spirituelles, T. I, 1810, p. 274).

La première alliance que Dieu fait avec l'homme, avant la Loi mosaïque, c'est donc sa création elle-même. Dieu ne crée pas pour s'achever, comme s'il n'avait pu s'empêcher d'exploser au-delors de lui-même, car Il est en lui-même la plénitude absolue de l'être. Créer ne le rend pas plus heureux ni plus parfait : Il est en lui-même tout ce qu'il y a de bon et de bien dans la pluralité et l'altérité d'une Communion de Personnes unies dans une même nature d'amour divin. Si Dieu a créé le monde, c'est par bonté, par munificence, pour communiquer à d'autres le bonheur d'exister et de vivre, d'aimer et de se donner. Dieu s'est plu à communiquer son bien, à partager le bien de l'être et de l'amour uniquement pour nous, par pur amour pour nous, puisque cette communication n'ajoute rien à ce qu'Il est. C'est par l'amour et pour l'amour que nous avons été créés. « *Bonum diffusivum sui* », dit une formule célèbre de la théologie naturelle : « La nature même du bien est de se répandre ». En Dieu, en effet, le Bien est infini, et le don purement gratuit, pour que des êtres puissent participer à ce qu'il est, jouir de ce qu'il est, lui ressembler, et cela jusqu'à s'unir à lui, jusqu'à partager sa vie. Bien que tout ce qui existe participe de l'être de Dieu et possède donc sa manière propre de refléter la beauté divine, cependant seule la personne humaine est la parfaite image de Dieu - « une image dont l'original est ailleurs » selon les mots fameux d'André Frossard...- consciente d'elle-même et des autres, capable de connaître et d'aimer comme Dieu, et même, avec sa grâce, de connaître et d'aimer Dieu lui-même comme elle est connue et aimée de lui. La personne humaine est voulue pour elle-même et pour toujours : « La découverte du caractère unique de la personne est le cœur de toute liberté », écrit encore J. Ratzinger (*op. cit.* p. 51). « Dieu nous aime comme des personnes, Dieu nous appelle par notre nom personnel seulement connu de lui et de l'appelé » (p. 51).

Dieu confie donc à l'homme sa création, il le constitue intendant de ce don ; pour l'en rendre capable, Il le dote de tous les dons spirituels qui font de lui une personne humaine, c'est-à-dire une créature rationnelle au-dessus de toutes les autres créatures visibles. L'homme est seul en effet « capable de Dieu », « *capax Dei* », comme disent les Pères de l'Église. En dotant l'homme d'une nature spirituelle, Dieu le rend capable de le connaître, de l'aimer et de le servir, et de parvenir ainsi à la vie éternelle, qui constitue sa béatitude, son bonheur véritable.

Pour parvenir à la fin surnaturelle à laquelle sa nature spirituelle le destine, l'homme doit se maintenir dans une dépendance d'amour à l'égard de son Créateur. C'est là son appel premier auquel il peut ou non répondre. Dieu demande à l'homme de consentir à son être en reconnaissant qu'il le tient de son Principe divin sans lequel il ne serait pas. S'il refuse de reconnaître en lui cette dépendance, inscrite pourtant en sa création même, il se révolte non seulement contre Dieu, mais contre lui-même, puisque sa nature humaine ne peut pleinement s'accomplir qu'en participant, par grâce, à la nature divine.

En brisant l'élan d'amour de la grâce de Dieu en lui, en devenant parfaitement indépendant de Celui sans lequel pourtant il ne saurait exister, l'homme s'éloigne de la maison de son

Père des Cieux, la perd de plus en plus de vue jusqu'à se perdre lui-même. On pourrait dire en raccourci, si l'on nous pardonne ce mot d'esprit, que le Père est le repère sans lequel l'homme se perd lui-même...

C'est là le drame du péché originel, ce dogme incontournable et nécessaire que toute la tradition de l'Église a élaboré à la suite du récit de la chute d'Adam et Eve en Gn 3, et dont la parabole de l'enfant prodigue nous offre une autre version : Nous l'avons vu, l'enfant prodigue est libre : son « *ousia* », « ce qu'il est », lui appartient ; c'est la part d'héritage qui lui revient de par sa création-même. Il est donc libre de cet avoir, de l'être qu'il a reçu ; il peut donc vivre sans nul égard pour le don d'une existence qu'il tient de Celui sans lequel il ne serait pas. Le don de l'être est cependant sans repentance de la part d'un Dieu qui donne à l'homme sa parfaite autonomie. Loin de la source de son existence, pourtant, l'homme se retrouve bien vite démuné, dépouillé de ses privilèges, « nu », impur, (il vit bientôt avec les porcs) ; en un mot : misérable . Car en se coupant de la source de son être, l'homme se creuse des citernes lézardées qui ne retiennent pas l'eau, pour parler comme le prophète Jérémie. L'enfant prodigue, à l'exemple d'Adam chassé de l'Eden, se rend rapidement compte qu'il n'est pas le principe premier de son existence, et que la maison du Père, la dépendance d'amour avec lui, inscrite en sa création même, est le seul lieu possible de son véritable bonheur.

« C'est le surnaturel, si l'on peut ainsi parler, qui suscite la nature avant de la mettre comme en demeure de l'accueillir » (Henri de Lubac, *Le mystère du surnaturel*, Aubier, Théologiques n° 64, chap. V, p. 123).

Même si le don de la grâce n'est pas du même ordre que celui de la nature, on peut dire cependant que l'un comme l'autre participent d'une même intention du Créateur de tout bien : Il donne à l'homme d'exister pour qu'il consente à sa grâce et parvienne ainsi à sa vocation véritable, qui est de Le connaître et de L'aimer pour toujours. Exister est donc une grâce dans la mesure où le don de l'être est ordonné à la connaissance et à l'amour de Dieu.

Faillir à sa vocation d'éternité, c'est alors pour l'homme déchoir de sa dignité et se retrouver dans la situation d'un être qui aspire au bonheur auquel il est destiné sans pouvoir désormais y parvenir.

La rédemption accomplie par le Christ s'inscrit dans cet appel premier de l'homme que Dieu destine depuis toujours à connaître sa gloire.

Dieu reste fidèle au don premier qu'il a fait à l'homme : celui de le poser dans l'être, de le doter d'une nature capable de Lui. Dieu reste fidèle à la grâce qu'il a faite à l'homme de lui donner l'existence en vue de Le connaître et de L'aimer. Bien que libre de tous ses dons, et a fortiori de celui de la grâce, Dieu ne saurait cependant être infidèle à son propre amour, cet amour qui est de toujours à toujours...En nous donnant son propre Fils, en nous le « livrant », pour parler comme saint Jean, Dieu vient répondre lui-même à la vocation divine de l'homme inscrite en son être même. En Jésus, le Verbe Incarné, Dieu unit tous les hommes à lui, ou plutôt, comme dit le Concile Vatican II, en lui il « s'unit tous les hommes ».

« C'est en Jésus que désormais le genre humain est pré-contenu ; en chacun de ceux qui croient en lui, la nature humaine retrouve son orientation originelle ; c'est sous son impulsion que chacun reste fidèle, ou redevient fidèle, à cette orientation retrouvée et la suit tout au long de ses jours, jusqu'à ce qu'à la fin l'Église, qui est le rassemblement de tous ceux qui auront cru en J.C. et se seront laissés sauver par lui, soit achevée et qu'en elle soit pleinement réalisée l'intention créatrice, déviée par le péché de l'homme et aussitôt reprise par l'intention rédemptrice » (J.-H. Nicolas, *Revue Thomiste* avril-juin 1996).

Le Christ est le vrai fils aîné du Père. Celui qui partage tout avec Lui ; à qui le Père peut dire en vérité : « Tout ce qui est à moi est à toi » ; Lui qui, « de condition divine » n'a pas craint de s'abaisser jusqu'à nous pour faire de nous des fils de Dieu.

Désormais, pour être sauvé, l'homme doit consentir à se laisser sauver par le Christ. Par sa grâce, il offre à la liberté humaine l'entrée dans le Royaume des Cieux. Cette liberté peut se refuser à Lui, et Dieu nous laisse libres de nos choix, puisque « la liberté est un bien incomparable d'où dépend la possibilité de l'amour » (M . J. Nicolas, *Croire en la Providence*, Téqui, p. 72). Mais Dieu nous attend toujours, comme en témoigne non seulement saint Luc, mais aussi toute l'Écriture qui est une histoire d'alliance. Dieu demeure fidèle à cette Alliance. A cet appel premier qu'il a inscrit en chacun de nous, et auquel Il ne cesse d'être fidèle :

« Si l'homme est infidèle, Dieu, Lui, reste fidèle, car il ne peut se renier Lui-même » (2 Tm 2, 13).

Père Jean-Gabriel Rueg, ocd – Prieur du désert des Carmes de Roquebrune